

*Bernard Berthod*



# Grandes figures de l'Ordre de Malte

# Grandes figures de l'Ordre de Malte

Bernard Berthod

**GRANDES FIGURES  
DE L'ORDRE DE MALTE**

ARTÈGE Spiritualité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jacques de Vitry signale dans sa *Chronique* que Gérard et ses frères prennent un habit régulier avec une croix blanche cousue sur la poitrine. L'Ordre des hospitaliers de Saint-Jean est né ; il est reconnu canoniquement par le pape Pascal II, le 15 février 1113. « Pascal, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à son vénérable fils Gérard, fondateur de l'Hôtellerie de Jérusalem et aux légitimes successeurs de celui-ci tant qu'il y en aura. Ta pieuse demande doit être satisfaite par une mesure favorable, attendu que ton zèle à demander que l'Hôtellerie que tu as fondée dans la ville de Jérusalem, près de l'église Saint-Jean-Baptiste, soit assurée de la garantie du siège apostolique et secourue par le patronage du bienheureux apôtre Pierre ». Par la bulle *Piae postulatio voluntatis*, le pontife romain, alors en séjour à Bénévent, soustrait l'Ordre naissant à l'autorité des évêques, lui octroie des privilèges fiscaux concernant la dîme perçue et autorise l'acquisition de domaines et propriétés en Europe.

L'historien Alain Beljens démontre que l'Hôpital et la communauté de frères sont administrés après la mort de frère Gérard, le 3 septembre 1120, par un certain Pierre de Barcelone. La dépouille du fondateur est déposée vers 1283 au château de Manosque ; son crâne est prélevé en 1749 pour être exposé à Malte ; ce chef est aujourd'hui vénéré dans la chapelle du palais magistral de Rome ; le reste du corps disparaît à la Révolution. Son iconographie reste assez modeste. Deux bustes en argent sont commandés au XVII<sup>e</sup> siècle pour la chapelle de Manosque, le premier offert par le bailli Jean-François du Puget-Chasteuil, disparaît en 1792, le second, réalisé par Pierre Puget pour Jean-Jacques d'Esparbès-Lussan, est toujours conservé à la mairie de Manosque.

## Raymond du Puy vers 1080-1160

**R**aymond du Puy est issu d'une ancienne famille du Dauphiné, la maison du Puy-Montbrun établie à Peyrins, au bord du Rhône, non loin de Valence. Son père Hugues prend la croix en 1096 avec Raymond et ses deux frères. Raymond, à la différence de ses frères s'engage auprès des hospitaliers de frère Gérard ; se distinguant, sans doute, grâce à ses qualités, il est élu par les frères de Saint-Jean en 1123 pour diriger l'Hôpital et la communauté et succéder à Gérard. Il devient le premier grand maître, bien que le titre ne soit accordé qu'en 1267.

En 1135, Raymond du Puy réorganise l'Hôpital et rédige une nouvelle règle en quinze chapitres, inspirée de celle de saint Augustin ; c'est-à-dire une règle simple observée par de nombreux instituts religieux. Approuvée par le pape Eugène III, elle se distingue d'une règle monastique ordinaire en répartissant les frères en trois classes : les prêtres, les chevaliers et les servants. Les prêtres ou chapelains assurent le spirituel ; les chevaliers, choisis parmi la noblesse, s'occupent des pauvres et prennent part aux combats ; les servants ont la charge matérielle de l'hôpital. Aux trois vœux de religion, chasteté, pauvreté, obéissance, Raymond ajoute un quatrième, celui de « défendre le Saint-Sépulcre jusqu'à la dernière goutte de sang et de combattre l'infidèle partout où il se rencontrera ». En 1154, Anastase IV donne aux hospitaliers le droit d'établir des clercs pour le service divin.

Depuis 1127, les hospitaliers prennent part à la défense des Lieux saints de plus en plus fréquemment. En 1137, le roi de Jérusalem, Foulques I<sup>er</sup>, leur confie la forteresse de Beth Gibelin, près d'Ascalon qui est un point stratégique du royaume. En 1142, le comte de Tripoli, Raymond II, leur cède son territoire perdu à charge pour eux de le reconquérir ! Il leur remet également le château fort élevé près de Akkar qui deviendra le Krak des chevaliers ainsi que deux forteresses défendant la trouée de Homs. En 1144, la chute d'Edesse détermine la prédication de la 2<sup>e</sup> croisade, organisée par le roi de France Louis VII et prêchée par Bernard de Clairvaux à Vezelay et à Spire. La croisade se solde par un échec, le roi de France étant plus soucieux de son pèlerinage que du combat. Les hospitaliers participent avec les troupes françaises à quelques expéditions peu glorieuses. En revanche, quelques années plus tard, ils participent avec succès au siège d'Ascalon mené par Baudouin III, en 1153. Sous les murs périclitent le grand maître des templiers et ses chevaliers. La ville, siège fatimide, est réintégrée pour une trentaine d'années dans le royaume franc. Ce faisant, les hospitaliers de Saint-Jean viennent sur les brisées des Templiers dont la mission militaire est clairement définie dès l'origine : défendre la Terre sainte. Les deux formations échappent au contrôle du faible royaume latin, signent directement des trêves avec leurs adversaires égyptiens ou arabes de Damas et rivalisent sans cesse. Cependant l'état militaire des chevaliers de Saint-Jean est mentionné pour la première fois sous la grande maîtrise de Roger des Moulins (1177-1187), le successeur de Raymond puis est confirmé par Alphonse de Portugal, vers 1205.

C'est sous l'autorité de Raymond du Puy que les signes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



le 10 septembre 1521.

Sous sa magistrature, les attaques de Soliman ne vont pas cesser. Il demande vainement l'aide du roi de France. L'ingénieur Gabriele Tadini di Martinego fortifie la ville en vue des affrontements. L'ultime siège commence le 26 juin 1522. Après une résistance héroïque, la ville est livrée aux Ottomans, trahie par le grand prieur de Castille, André d'Amaral qui, selon la tradition, se serait vengé de l'Ordre pour n'avoir pas été élu grand maître ! Le 10 décembre, le sultan, magnanime, accorde aux hospitaliers les honneurs de la guerre, « ce n'est pas sans regret que je conduis hors de chez lui ce courageux vieil homme ». Les chevaliers quittent l'île le 1<sup>er</sup> janvier 1523, accompagnés de plus de quatre mille insulaires, emportant leur trésor liturgique, leurs reliques et leurs archives à bord de trente navires. Les chevaliers sauvegardent en particulier leurs deux précieuses icônes, la Vierge de Philermos et Notre Dame de Damas. Parmi les reliques, la plus précieuse est le bras du Précurseur. Plusieurs familles grecques suivent les hospitaliers dans leur exode.

Au début de leur exil, les chevaliers s'installent à Viterbe, dans les États pontificaux. Le grand maître, déjà sexagénaire, est animé par le désir de reconquérir Rhodes ; il rencontre le pape Adrien VI puis, tout à son projet, visite l'Angleterre et la France avec le souci de maintenir les droits et privilèges de l'Ordre en Europe. Il intervient auprès de Charles Quint et de François I<sup>er</sup> dans l'espoir de trouver un appui. Après Viterbe, il imagine s'installer à Villefranche-sur-mer, puis à Nice en attendant mieux.

L'île de Malte, alors propriété des Habsbourg avec Tunis et

Tripoli, apparaît, dès 1526, comme une place possible pour réinstaller les chevaliers au cœur de la Méditerranée. Charles Quint qui se sent redevable auprès de la papauté après l'impardonnable sac de Rome, la cède à la Religion, sur les instances de Clément VII. Les accords de Castel Franco scellent ce don, le 24 mars 1530, en contrepartie de l'hommage symbolique d'un faucon. Le 25 novembre 1530, la grande caraque *Santa Anna* entre dans le port principal de l'île et quelque temps plus tard, le grand maître reçoit l'hommage des notables de la seule ville de l'île, Mdina. Les chevaliers s'établissent d'abord au Birgù, petite agglomération se dressant autour d'un fortin sur une des langues de terre à l'abri du grand port. Ils s'organisent comme à Rhodes, dans des dimensions plus modestes. Dans l'esprit du grand maître, Malte n'est qu'une base arrière, car son désir est d'organiser sa principauté autour de Tripoli, cédée en même temps que l'île. Cependant, sans perdre de vue un futur établissement en Afrique du Nord, L'Isle-Adam rétablit le couvent en 1532, puis fait construire les sept auberges des langues et pose la première pierre de l'hôpital. Il met en place de solides fortifications qui résisteront aux Turcs en 1551 et 1565.

Dès son arrivée sur l'île, Philippe de Villiers crée une commission de santé composée de deux chevaliers et de trois notables, les *magistri sanitatis* qui sont généralement des médecins. Il installe la Sacrée Infirmerie et une apothicairerie dès 1532. La Sacrée Infirmerie est élevée sur la falaise pour recevoir les vents les plus frais, avec un débarcadère sur le port pour éviter toute propagation des maladies contagieuses à travers la ville. Trois médecins assument les soins à tour de rôle avec l'aide de deux assistants, de trois chirurgiens, de vingt infirmiers, d'un pharmacien et de trois apprentis. En février

1533, il convoque le premier chapitre général et le désigne comme la suprême autorité législative de l'Ordre dont les décisions sont toujours soumises au Siège apostolique.

Il meurt à la suite d'une courte maladie le 21 août 1534. Selon ses dernières volontés, ses entrailles sont déposées à l'église franciscaine de Rabat, près de Mdina tandis que son cœur est offert à l'église du Temple, à Paris. Le reste du corps est enterré dans la chapelle Sainte-Anne, à l'intérieur du fort Saint-Ange. Il reste de sa générosité un ensemble de huit livres liturgiques enluminés, d'origine française, conservé dans l'église conventuelle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Gabriel du Bois de La Ferté

## 1644-1702

**G**abriel de La Ferté naît en 1644 au sein d'une famille angevine qui, de génération en génération, fournit l'Ordre en chevaliers. Enfant sage, il est désigné avec un de ses frères pour entrer dans la Religion. Son bégaiement incite les parents à laisser de côté son éducation ; toutefois, son précepteur qui lui apprend à lire et à compter, est frappé par le raffinement moral de l'enfant. À quinze ans, il part pour Malte puis, après quelques semaines dans l'île, revient en France où il entre chez les gendarmes de la Maison du Roi et sert sous le maréchal de Soubise. Il complète son éducation lacunaire tout en restant un jeune homme de haute moralité sans être dévot. À 24 ans, il repart pour Malte. Malgré un mal de mer persistant, il se porte volontaire pour la guerre de Candie. À l'issue de cette campagne, repoussant la date de ses vœux afin de ne pas s'engager à la légère, il retourne en France, sert sous les ordres de Condé et s'illustre à Seneffe. De retour à Malte, il prononce enfin ses vœux et intègre l'état-major d'une galère. Lui qui haïssait la mer, part pour la Morée, soutenir les troupes vénitiennes assiégeant Negrepont. La campagne est rude, la maladie décime les chevaliers. Il se comporte en chrétien et montre par des gestes simples sa compassion ; par exemple, il sauve une jeune turque ensevelie sous les décombres d'une maison et la fait soigner dans un couvent ; il rachète une jeune femme esclave qu'il place également dans un couvent. Nommé capitaine de galère, il reste dans l'île attendant une commanderie. Il s'attache, à la différence de bien des chevaliers, aux trois vœux prononcés : pauvreté, chasteté et obéissance. Le

premier, il l'assume depuis toujours, étant né dans une famille désargentée ; il semble bien respecter le second quant au troisième, il y adhère scrupuleusement et continue ses courses malgré son mal de mer. Le grand maître Adrien de Wignacourt note la bonne grâce de ce chevalier qui obéit sans jamais se plaindre, qui ne quémande ni honneurs, ni pension. Il le nomme capitaine du Casal, puis Provéditeur c'est-à-dire trésorier de l'Ordre, surveillant des galères et des hôpitaux, puis membre du conseil de l'Auberge de France. Il vit hors les murs, dans une modeste maison ; il fréquente une petite communauté formée de cinq frères ou six frères, capitaines de galère comme lui, vivant ensemble, priant et soignant les malades.

Enfin, la commanderie arrive, celle de Thiéval (Thévalles), près de Laval, non loin des terres de ses parents. Il quitte Malte en décembre 1695 pour n'y plus revenir. Après un séjour chez son frère où il frappe les visiteurs par sa vie quasi monastique, il s'installe dans sa commanderie qui devient vite un asile pour tous les pauvres du voisinage. On le voit même donner sa chemise à un mendiant en haillons ; mais comme un gentilhomme ne se dévêt pas en public « le commandeur alla un peu à l'écart, tira de dessous son justaucorps sa camisole de futaine et la lui donna pour le vêtir ». Ses austérités ne l'empêchaient pas de tenir son rang ! Il prend froid pendant l'hiver 1702 et meurt par manque de soin le 28 décembre. Enterré dans la chapelle de sa commanderie, sa pierre tombale a été entretenue longtemps et il resta dans le souvenir des villageois un saint et un héros. Cette figure méconnue est attachante, elle reflète bien la sainteté laïque du XVII<sup>e</sup> siècle, telle qu'elle était encouragée par le parti dévot et les tenants de la Réforme catholique. On pourrait y voir une marque janséniste, mais c'est plutôt l'esprit de Pierre de Bérulle, de

saint François de Sales et de saint Vincent de Paul qui  
transparaît de cette vie édifiante.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



discipline très stricte : on dort tout habillé et botté. Mais, lors d'un duel qui tourne mal, il « a trop de bonheur » et blesse mortellement le jeune Bonaventure de Crécy Mornay. Ce manquement à la règle l'envoie aux fers ; en principe, c'est la fin de sa carrière car il risque l'emprisonnement à vie. Déodat, de sa prison, sollicite la bienveillance du pape Clément XIII tandis que son père intervient auprès du duc de Choiseul. Finalement, sa peine est commuée en sept mois de détention. Pendant sa réclusion, il parfait sa culture, lit Strabon, Hérodote et Pline ainsi que des ouvrages de géologie qui le passionnent. Rétabli dans ses droits en mars 1769, il participe à sa seconde caravane. De passage dans le Dauphiné, il rencontre Choderlos de Laclos, fréquente les salons de Grenoble et devient membre de diverses académies littéraires et scientifiques ; il s'inscrit aux cours de chimie de Jean-Baptiste Thyryon dont la fille le charme autant que la science du père. Il aime travailler dans la bibliothèque somptueuse des La Rochefoucauld, à la Roche-Guyon et en étudier la collection d'échantillons minéralogiques. Il fait plusieurs séjours en Bretagne, observant les mines de plomb et commence la rédaction d'un *Cahier d'observation*. Il étudie en particulier la formation du salpêtre dans la craie. Parallèlement, il se passionne pour la politique américaine, ému par le texte de Benjamin Franklin sur les droits de l'Homme et s'ouvre aux idées nouvelles.

En 1776, il reprend le chemin de Malte où il mène ses recherches géologiques et météorologiques. En 1778, il accompagne le bailli Camille de Rohan-Rochefort au Portugal ; il observe les effets du tremblement de terre de Lisbonne et se met à en chercher méthodiquement les causes. Surpris de rencontrer « à chaque pas, des pierres basaltiques », il découvre son origine volcanique de « produit du feu ». Il affirme que les basaltes proviennent d'un feu profond d'origine intra tellurique.

À Naples, il rencontre le jeune secrétaire d'Ambassade Vivant Denon qui le présente à la société scientifique napolitaine. Il devient membre correspondant de l'Académie royale des Sciences. Cette année-là, il est reçu comme profès dans l'Ordre. En 1781, il entreprend un voyage d'exploration géologique en Sicile accompagné d'un chevalier dessinateur, le commandeur de Bosredon. Il visite les volcans des îles éoliennes et fait l'ascension de l'Etna en éruption. C'est l'occasion de décrire plusieurs minéraux tels que l'analcime, le béryl, l'émeraude, la célestine et l'anhracite.

Enthousiasmé par les idées philanthropiques de la Révolution, Dolomieu rentre en France en 1791, tandis que la Législative prive de la nationalité française tout citoyen appartenant à un Ordre étranger. Le bailli de Virion, ambassadeur de Malte, tente de sauver les biens maltais, Dolomieu se met à son service. Il se fait inscrire au club des Feuillants tout en poursuivant ses recherches avec Nicolas-Théodore de Saussure sur « l'espèce de pierres calcaires que j'ai indiquées aux naturalistes » et qui ne tarderont pas à être nommées dolomies. Partisan d'une monarchie réformée, le glissement vers la Terreur l'affole, d'autant que son ami Louis Alexandre de La Rochefoucauld est massacré sous ses yeux, à Gisors, le 14 septembre 1792. Le 18 septembre suivant, la Législative confisque les biens de l'Ordre. Dolomieu est ruiné alors qu'il a à sa charge son oncle et son frère à Malte et sa mère et ses sœurs en France. Il entre comme professeur à l'École des Mines puis devient inspecteur des Mines des Alpes ce qui lui permet de renouer avec les montagnes où « il oublie quelques instants les crimes des hommes et les viles passions qui les agitent ». À Paris, il loge chez la veuve La Rochefoucauld, en son hôtel de la rue de Seine.

Membre de l'Institut de France depuis 1795, il y rencontre le général Bonaparte qui l'invite à participer à l'expédition d'Égypte avec d'autres savants en mai 1798 ; il y effectue de nombreux relevés et observations géologiques ; au bout de quelques mois, malade, il décide de rejoindre la France et s'embarque avec le général Dumas, au début 1799. Alors que leur bateau s'abrite d'une tempête à Tarente, les passagers sont incarcérés à Messine. Tandis que l'on relâche ses compagnons, Dolomieu tombant sous le coup d'un décret de bannissement à perpétuité du royaume de Naples est retenu dans un cachot sordide pendant 21 mois. Toute l'Europe s'occupe à le faire libérer, le roi d'Espagne, lord Halifax, mais la reine Marie Caroline, lui reprochant sa participation aux intrigues russes, s'acharne à le maintenir aux fers. Il doit sa libération à la victoire de Marengo (14 juin 1800) et à la paix de Lunéville qui fait s'écrouler la seconde Coalition. De retour à Paris, épuisé, il assure la chaire de minéralogie au Muséum d'Histoire naturelle, et meurt chez sa sœur, au château de Curbigny, le 28 novembre 1801.

Sa vie romanesque et aventureuse inspire les écrivains comme Choderlos de Laclos qui en fait le vicomte de Valmont dans les *Liaisons dangereuses* ; Alexandre Dumas lui emprunte les traits de l'abbé Faria dans *Monte Cristo* et il est le géologue du *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne. Ainsi que l'écrit C. Engel « Dolomieu aurait été de ceux qui pouvaient sauver l'Ordre sur le plan politique, s'il n'avait pas été systématiquement mal compris ». Il demeure un grand savant.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Seisin Aiskai. Au cours de l'été 1936, il devient chevalier de Malte. Le 1<sup>er</sup> novembre 1937, il quitte la maison impériale pour faire le tour du monde ; mi janvier 1938, après une étape en Terre sainte, il arrive à Rome pour plus d'un mois. Il donne des conférences sur le Japon dans de nombreuses villes italiennes, puis en mars 1938, visite la France, la Belgique et l'Espagne, les États-Unis et l'Amérique du sud. Rentré au Japon, il reprend ses fonctions au palais impérial ; des années durant, il essaie de faire reconnaître la religion catholique par le gouvernement japonais, soutenu par le délégué apostolique Paolo Marella. Il meurt en avril 1942. Sa vie exemplaire est réglée comme celle d'un religieux ou d'un moine laïc, sans faire peser de contrainte sur ses proches. Ce chevalier tant occidental qu'oriental a voulu vivre sa foi, la faire partager à ses compatriotes, la mettre au service de son pays et de son empereur. Il a ainsi répondu aux attentes de Benoît XV qui lui a confié des tâches délicates, la pensée dominante de sa vie étant de répandre la foi catholique au Japon.

# Ludovico Chigi Albani della Rovere

1866-1951

Fils du prince Mario et de Antonietta de Sayn Wittgenstein, il naît au palais familial d'Ariccia, dans les Castelli Romani, le 10 juillet 1866. Il est un des grands dignitaires de la Cour pontificale. Il est nommé à la charge de Maréchal de la Sainte Église Romaine par Benoît XV, le 12 avril 1916, deux ans après la mort de son père. Gardien héréditaire du conclave, il confie la garde des tours aux chevaliers de Malte lors du conclave de mars 1939 qui élit le cardinal Eugène Pacelli (Pie XII). Il est également membre de l'Académie pontificale des Sciences. Chevalier d'honneur et de dévotion, il devient chevalier profès à la mort de son épouse, la princesse Anna Borghese Aldobrandini, en 1898 ; il a alors 33 ans. Il est admis comme chevalier de Justice en 1914 et fait sa profession religieuse définitive en 1921. Au sein de l'Ordre, son action s'oriente vers la Méditerranée. En 1925, il préside la commission magistrale qui se rend en Grèce à la demande du gouvernement italien, chargée de distribuer les secours aux Grecs réfugiés d'Asie mineure lors de l'ultimatum de Corfou. Le grand magistère lui confie la restauration des immeubles de l'Ordre à Rhodes. Il devient ensuite Précepteur du grand prieuré de Rome et bailli de justice.

Il est élu grand maître le 30 mai 1931, dans la salle des conclaves de l'Aventin. Dès son élection, il met l'accent sur les activités humanitaires et favorise la recherche médicale. Lors de sa visite officielle à Paris, en 1932, il inaugure le pavillon de Malte à l'hôpital Saint-Louis, orienté vers le soin de la lèpre.

Dès 1933, il soutient les chevaliers allemands aux prises avec le pouvoir hitlérien ; position courageuse qu'il intensifie pendant la guerre. Aux côtés de la Croix Rouge, il essaie d'aider les victimes civiles. Après 1944, il agit en faveur des réfugiés de l'Europe centrale et orientale fuyant l'avancée de l'Armée rouge, tandis que l'arrivée au pouvoir des communistes dans ces pays désorganise les prieurés et les associations nationales.

Il donne à l'institution de l'Ordre un visage résolument moderne. Dans ce but, il fait approuver, en 1936, les nouvelles constitutions mises en chantier par son prédécesseur. Elles sont conformes au Code de droit canonique promulgué en 1917 auquel doivent être soumis tous les religieux. Les constitutions prennent en compte la baisse d'effectif des chevaliers novices et profès et donnent aux autres chevaliers davantage de prérogatives. Elles aménagent aussi les activités hospitalières et traitent tous les aspects de la vie de l'Ordre. Deux points sont chers au prince Chigi : l'accroissement des relations diplomatiques pour lui donner une meilleure visibilité et un souci de cohésion en faisant se rencontrer et mieux se connaître les chevaliers de toutes nationalités. À l'occasion du Jubilé de la Rédemption, célébré en 1933 et pour la première fois, tous les chevaliers de chaque nation sont invités à se rendre à Rome. En 1937, la fondation de la *Revue de l'Ordre* renforce les liens et fait circuler l'information. En 1938, le grand magistère organise une grande réunion de tous les chevaliers à Budapest autour de l'archiduc Josef de Habsbourg, président des chevaliers hongrois. C'est une assemblée de paix au cœur de l'Europe avant la grande déflagration du conflit mondial qui séparera pour six ans tous les protagonistes. Il encourage la création des associations nationales d'Irlande (1934) et d'Argentine (1951). En 1947, il appuie la création, à Paris, de la Société de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



*Filermosa*, Palerme, 2001.

Pasquier, Isabelle du, Chefdebien, Anne de, *L'Ordre de Malte et la France*, Paris, 1988.

Petiet, Claude, *Ces Messieurs de la Religion ou l'Ordre de Malte au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1992

Petiet, Claude, *Des chevaliers de Rhodes aux chevaliers de Malte*, Villiers de l'Isle-Adam, Paris, 1994.

Petiet, Claude, *Le bailli de Forbin, lieutenant général des galères, un chevalier de Malte dans la marine de Louis XIII*, Lanore, Paris, 2003.

Michel de Pierredon, Marie-Henry, *L'Ordre souverain et militaire des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, son histoire, son organisation, ses insignes et ses costumes*, Paris, 1925.

Michel de Pierredon, Géraud, *Ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem, la vocation hospitalière des œuvres françaises, 1927-1998*, Biarritz, 1999.

Plaisse, André, *Le rouge de Malte*, Ouest France, Rennes, 1991.

Sire, H. J. A., *The Knights of Malta*, Yale University, Londres, 1996.

Spagnoletti, Angelantonio, *Stato, aristocrazie e Ordine di Malta nell'Italia moderna*, École française de Rome, Rome, 1988.

Taschetta, Claudia Recife, *Mattia Preti, contributi alla conoscenza del cavalier calabrese*, Casoria, 1970.

Tencajoli, Oreste Ferdinando, « Il principe Galeazzo di Thun ed Hohenstein », *Archivio storico di Malta*, I- 1931, Rome, 1931.

Wismes, Armel de, *Les Chevaliers de Malte*, Paris, 1972.

# Table des matières

Introduction

Histoire de l'Ordre de Malte

La Vierge odighitria

Frère Gérard 1050-1120

Raymond du Puy vers 1080-1160

Guillaume de Châteauneuf vers 1200-1258 ou 59

Foulques de Villaret vers 1250 - 1319

Helion de Villeneuve vers 1263 -1346

Pierre d'Aubusson 1423-1503

Philippe de Villiers de l'Isle-Adams vers 1460-1534

Jean de La Valette Parisot 1496-1568

Jean de Habsbourg dit Don Juan d'Autriche 1545-  
1578

Alof de Wignacourt 1547-1622

Caravage et quelques peintres maltais

Paul Albert de Forbin, lieutenant général des galères  
1580-1661

Gabriel du Bois de La Ferté 1644-1702

Jacques François de Chambray, Rouge de Malte 1687-  
1756

Pierre André de Suffren de Saint-Tropez 1729-1788

Manuel Pinto da Fonseca 1681-1773

Emmanuel de Rohan-Polduc 1725-1797

Déodat de Dolomieu 1750-1801

Paul I<sup>er</sup> de Russie 1754-1801

Giovanni Battista Ceschi a Santa Croce 1827-1905

Bernard Caboga Cerva 1823-1882

Galeas von Thun und Hohenstein 1850-1931

Shinijro Étienne Yamamoto 1877-1942

Ludovico Chigi Albani della Rovere 1866-1951

Antonio de Mojana di Cologna 1905-1988

Andrew Bertie 1988 – 2008

Les saintes et les saints

La Médecine et quelques médecins de l'Ordre

Conclusion Matthew Festing, 79<sup>ème</sup> grand maître

Remerciements

Bibliographie indicative

Imprimé en Union Européenne